Document généré le 25 avr. 2024 16:46

Liberté

Bibi ou l'errance dans un monde stupéfiant et démanché

Robert Lalonde

Volume 52, numéro 4 (292), juin 2011

À lire (avant de mourir)

URI : https://id.erudit.org/iderudit/64938ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lalonde, R. (2011). *Bibi* ou l'errance dans un monde stupéfiant et démanché. *Liberté*, *52*(4), 17–19.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ROBERT LALONDE

BIBI OU L'ERRANCE DANS UN MONDE STUPÉFIANT ET DÉMANCHÉ

> Les mots sont toujours de grandes fâcheries parce que libres de toute inhibition.
>
> VICTOR-LÉVY BEAULIEU, *Bibi*

Victor-Lévy-Hugo-Melville-Kerouac-Ferron-Joyce Beaulieu de son vrai nom, son nom complet, qui enfile, comme des perles noires accolées à son nom de baptême, les appellations de ses chers complices, amis et mentors, nous donne *Bibi*[1], un gros et grand bouquin dans lequel il est encore et toujours question de Bibi, c'est-à-dire de soi-même plus l'autre (*ego* expérimental, comme l'écrit Kundera), être composite et errant, qui se perd pour se retrouver. Arpentant aussi bien une libreville imaginaire et très réelle que le pays de saint-jean-de-dieu, ou la fondrière de cèdres et de bleuets du bord du fleuve, ou encore sillonnant moréal-mort, le narrateur se fait, se défait et se refait « comme un lit en désordre ». Il a Kafka à ses trousses et aussi Artaud et d'autres encore. Il se parle à lui-même — « me disais, me dis » —, un livre dans la main gauche, une grosse bière dans l'autre, l'œil fixe sur le chien jaune « qui choisit cette nuit-là pour mourir », juché sur un banc de neige, « cerbère de l'enfer des épopées blanches ». Il est toujours follement amoureux de Judith, l'inoubliable

1. Victor-Lévy Beaulieu, *Bibi*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2009, 597 p.

de ses commencements — de ses premiers livres —, et excité sans fin par les phrases des autres — Artaud, Kafka, surtout —, ceux de « la chapelle des abîmes », parce qu'il sait comme eux « jusqu'où on peut aller ». De partout il est attaqué par la tentation d'être, cette folie qui ensanglante, fait connaître « l'extase dans les débris », en même temps révélation et chute sans fin dans l'irréalité. Une truie grognant dans sa tête — celle du voisin de sainte-rose-du-dégelé —, il fait appel aux mots « stupéfiants », se transforme en une bête mentale vicieuse et découvre que « la poésie n'a pas réponse à tout ». Il relit sans cesse les lettres de Judith, apprend à « corriger les automatismes de la pensée », arpente une ville d'Afrique inouïe et un Paris dépris de toute magie. Et puis, brusquement, le voilà enfin dans la grande maison de trois-pistoles — jamais de majuscules aux noms de lieux capitaux mais hasardeux —, posant de la beauté sur la laideur des choses mortes, à la manière de Flaubert mettant de l'or sur le fumier, créant en dépit de tout ce qui manque, refaisant encore et sans cesse le pays à sa ressemblance, dépris subitement de sa colère — « je ne peux plus être empoisonné », lui souffle Artaud. Alors il est dans l'apaisement « qui se gazouille, se jacasse, se murmure », fêlé du chaudron, mais le corps flottant dans une ivresse enfin paisible. Et lui revient le Gabon fabuleux, mais aussi un petit garçon poliomyélitique, son soi-même d'autrefois, qui faisait vaille que vaille l'apprentissage du hockey et du football, « ruant dans les parties honteuses de l'adversaire ». De nouveau il refait le tour complet de lui-même — « tout n'est que ressemblance involontaire ou délibérée » — à l'aide des pauvres mots qui, en l'arrachant au quotidien, rendent prégnante la roue folle de l'imaginaire. Tout chaudasse de la littérature de ses amis, il la fait tourner vertigineusement, cette roue (on ne dira jamais assez l'ardent ouvrage de passeur de notre homme), car la littérature des autres a au moins ceci de bon : « Elle est consolante parce qu'elle sait mieux expliquer ce qui ne peut pourtant pas l'être. »

On sort stupéfié, ensorcelé et pourtant libre — plus libre qu'avant d'en avoir commencé la lecture, parce que persuadé que rien n'est simple, ni le monde ni soi-même dedans — de ce florilège de vérités et de rumeurs, de cette Arche d'Alliance des mille et une nuits réunissant l'Afrique et la chambre de l'éternel convalescent, le Kébec, « corps facile à voudoumiser », et les yeux violets d'une femme ineffaçable. Le roman — roman ? — commence et finit par « me disais, me dis », puisque rien ne finit jamais, puisque tout commence, recommence dans la vie de l'écrivain « impur » et radieux comme les grands

Russes, comme son copain Tolstoï, vivant à la frontière « des sens clairs » et de la folie — « bout de crisse, cesse de chialer, Bibi ! » Encore une fois, comme dans ses autres grands bouquins, notre narrateur se voit capable « d'ouvrir les yeux assez grand pour voir d'un coup le tas entier » (!!!). Entouré de ses bêtes guérisseuses, l'auteur qui a, comme l'écrit Léautaud, « passé sa vie à se revivre », se revit encore, à l'endroit, à l'envers, dans tous les sens, tête première dans sa fourmilière en forme de tour de Babel.

Bibi est un gros et grand bouquin « stupéfiant » — adjectif préféré de l'auteur. On ne peut pas dire une somme — peut-être un sommet ? — puisqu'on sait que la chère locution « me disais, me dis » n'appelle pas de conclusion et que, la première et la dernière du roman, elle évoque plutôt l'inachevable errance du « nègre blanc » dans l'univers stupéfiant et démanché, peuplé de rois éthiopiens, éclairé par les beaux yeux de Judith, bardassé par « la force en devenir de la liberté », et cela, à pleines phrases jappantes, hurlantes, hilares, tragiques, bien que les mots soient « impuissants à communiquer entre eux, donc à forger la moindre identité ». Pourtant la pleineté de la vie est vouée au langage, n'est vouée qu'à lui, qu'à ce « langage d'au-delà du langage qui fait de chaque mot un assourdissant silence ». Et notre homme ajoute : « incréation ». Il se trompe : il y a création, et pas la moindre ! Victor-Lévy ouvre, à la manière de son père imposant les mains sur qui était malade dans la maisonnée, ses grandes paumes de shaman démanché, enflammant notre fièvre de perdus chez-nous, mais apaisant cette honte de fuir toujours, qui est notre lot commun, comme de raison. Refermant le gros pavé, il me semble entendre Flaubert hurler : « C'est un Hénorme bouquin, bordel de Dieu ! » Comme le vieux Polycarpe, Victor-Lévy n'est pas prêt de quitter son cher gueuloir. Les dieux soient loués !